

«Ernesto Rossi entre paix et guerre» *

par

Andrea Becherucci

Archives historiques de l'Union européenne (IUE), Florence

Ernesto Rossi est habituellement connu comme l'un des co-rédacteurs, avec Altiero Spinelli et Eugenio Colorni, du «*Manifeste de Ventotene*»¹, écrit sur l'île du même nom en 1941, document aujourd'hui considéré comme la charte refondatrice du continent européen, détruit par la guerre, sur de nouvelles bases fédéralistes. On pourrait induire de cette donnée de fait que l'engagement de Rossi en faveur de telles positions fut le résultat d'une évolution naturelle de sa réflexion. Au contraire, tout porte à croire qu'il s'agit de l'aboutissement d'un parcours intellectuel tout autre que linéaire.

1. La Première guerre mondiale

Ernesto Rossi est né le 25 août 1897 à Caserta où son père, Antonio Rossi della Manta, officier de carrière d'origine piémontaise, avait été transféré de Naples. Sa mère, Elide Verardi, d'origine bolognaise, fut particulièrement chère à Ernesto qui lui voua sa vie durant un véritable culte². En 1899, la famille se déplace à Florence, ville où le jeune Rossi se forme et qu'il considère très vite comme "sa ville". Il y poursuit ses études secondaires qu'il achève à Bologne bien qu'il passe sa licence comme auditeur libre au Lycée classique «*Galileo*» de Florence.

Lorsqu'il prend la décision de s'engager comme volontaire, l'Italie est déjà entrée dans la Grande Guerre depuis dix mois. Ce n'est que le 11 mars 1916 qu'il termine, à dix-neuf ans, ses classes comme simple soldat et intègre l'Ecole militaire comme élève officier de réserve. Les deux expériences marquent profondément le jeune Rossi. Au contact des "braccianti" et autres représentants des "classes laborieuses" qu'il côtoie pour la première fois, ce jeune diplômé universitaire a l'opportunité, même de manière superficielle, de partager le sort de ces «damnés de la

* L'auteur exprime ses remerciements à Jean-Marie Palayret qui a effectué la traduction française du texte.

¹ Le «Manifesto di Ventotene» publié pour la première fois sous l'intitulé A(ltiero) S(pinelli) et E(رنesto) R(ossi), *Problemi della Federazione Europea*, Rome, éditions du Movimento italiano per la Federazione europea, 1944, peut être lu désormais dans Altiero Spinelli e Ernesto Rossi, *Il Manifesto di Ventotene*, avec un essai de Norberto Bobbio, Naples, Guida, 1982.

² Giuseppe Fiori, *Una storia italiana. Vita di Ernesto Rossi*, Einaudi, Turin, 1997, pp. 4-8.

terre». On trouve d'ailleurs confirmation de ces considérations dans les jugements formulés dans les écrits d'Emilio Lussu³ ou de Ferruccio Parri⁴. Le contact avec les officiers confirme ses impressions sur l'incapacité et l'impréparation du commandement et sur l'éloignement de l'Etat-major de la masse des «sans grades» qui passent des mois dans les tranchées abandonnés à eux-mêmes et à la merci d'un ennemi qui les écrase et d'officiers qui les humilient⁵.

Rossi exprime ouvertement des idées pacifistes dès les premiers mois de la neutralité italienne: dans une lettre de 1915 adressée à son ami Onofrio Molea, il écrit : «...je ne me sens vraiment pas patriote et je me suis proposé de désertir plutôt que d'aller à la guerre». ⁶ Et de poursuivre:

«Je me demande quel intérêt peut avoir, non l'actionnaire d'une banque quelconque, mais le paysan, l'ouvrier qui travaille tout le jour durant pour s'acheter de quoi manger, pour l'agrandissement de l'Italie, pour la revendication des terres irrédentes. Pour lui la polenta restera toujours la polenta et personne ne pensera, à sa mort, à nourrir sa famille. Il me paraît inconcevable que le peuple soit encore si ignorant qu'il ne se révolte contre cet ordre social qui lui impose d'aller se faire massacrer, abrutir à la guerre, laissant la paix du foyer, le village, le peu de choses auquel il est affectonné, peut-être dans le seul intérêt d'une banque de Rome». ⁷

Comme on peut le voir, les accusations de Rossi contre la guerre sont des plus nettes. Sa prise de position n'admet aucune hésitation face à l'esprit insensé qui préside toujours aux motivations d'un conflit quel qu'il soit. On observera que les raisons invoquées par Rossi en cette occasion ne diffèrent pas tellement des motifs de même teneur exprimées par certains représentants de l'internationalisme prolétarien. Dans une lettre postérieure de février 1916 au même Molea, qui s'est engagé entre-temps, Rossi semble avoir changé d'avis; il cherche maintenant dans la guerre une réponse aux questions qu'il se pose quant à sa propre valeur en tant qu'individu devenu pacifique et privé d'idéal par les hasards de la vie universitaire. La guerre est alors considérée par Rossi comme un banc d'essai, une sorte de rite de passage de l'adolescence à la maturité. ⁸ Dans une lettre à sa mère expédiée du camp d'entraînement de Benévent, le 27 avril 1916, Rossi exprime clairement son sentiment:

«Même si je vais au front comme officier, jamais je ne regretterai le temps passé comme simple soldat. On ne peut se faire une idée de cette vie sans l'avoir menée, et celui qui voudrait retirer quelque chose de "moche" de la société devrait commencer par nettoyer les porcheries du militarisme. Je n'ai jamais vu des bêtes traitées de cette manière; et il y en a pour penser à la protection des chats et des chiens?» ⁹

³ Emilio Lussu, *Un anno sull'altipiano*, Turin, Einaudi, 1981.

⁴ Ferruccio Parri, *Il trincerone del Merzli. Confidenze con Maurizio*, in «L'Astrolabio» du 31 décembre 1974, actuellement in *Scritti 1915/1975*, sous la direction de Enzo Collotti, Giorgio Rochat, Gabriella Solaro Pelazza, Paolo Speziale, Milan, Feltrinelli, 1975, p. 592.

⁵ Des témoignages littéraires édifiants de la vie dans les tranchées figurent dans Giovanni Comisso, *Giorni di guerra*, Milan, Longanesi, 1987 et Carlo Emilio Gadda, *Giornale di guerra e di prigionia*, Milan, Garzanti, 1999.

⁶ Ernesto Rossi, *Guerra e dopoguerra. Lettere 1915-1930*, introduction et notes par Giuseppe Armani, Florence, La Nuova Italia, 1978, p. 3.

⁷ Ibidem, p. 4.

⁸ On trouvera des suggestions intéressantes allant dans ce sens dans l'ouvrage désormais classique de Eric Leed, *Terra di nessuno. Esperienza bellica e identità personale nella prima guerra mondiale*, Bologne, Il Mulino, 1985 et Paul Fussell, *La Grande Guerra e la memoria moderna*, Bologne, Il Mulino, 1984. Pour l'Italie, Antonio Gibelli, *L'officina della guerra. La Grande Guerra e le trasformazioni del mondo mentale*, Turin, Bollati Boringhieri, 1998.

⁹ E. Rossi, *Guerra e dopoguerra*, op. cit., p. 17.

et encore

«ce soir le colonel qui nous parle de géographie nous a narré plusieurs anecdotes suivant lesquelles on devrait tuer les soldats qui tirent au flanc comme on le fait avec les cafards dans les chambrées. Je le considère cependant comme un genre de sport peu satisfaisant pour moi et j'y renonce dès à présent»¹⁰.

Une fois arrivé en zone d'opérations en novembre 1916, Rossi reçoit coup sur coup deux nouvelles tragiques : la mort au combat de ses deux amis Luigi Ugolini et Onofrio Molea qui le jette dans un désarroi profond, au point de lui faire douter de la possibilité de sortir vivant de cet enfer. Quelques mois plus tard, écrivant à sa mère, il lui demande de lui expédier au front un paquet contenant des syllabaires ainsi que la «*Vie de Jésus*» de Renan et les «*Devoirs de l'Homme*» de Mazzini afin d'initier un cours de «*pédagogie civique*» pour la troupe qui lui tient particulièrement à cœur.¹¹

Le 10 janvier 1917, écrivant à son beau-frère Lorenzo Ferrero, il rapporte ses réactions à la lecture des «*Devoirs de l'Homme*» de Mazzini:

«il m'a vivement impressionné et je l'ai assimilé comme une nourriture saine dont on a besoin, me trouvant dans les conditions morales les plus favorables pour le comprendre au mieux [...] le livre de Mazzini, plein de foi insufflé [la vie] lui donnant un véritable but digne des hommes. J'avais déjà parcouru ce livre dans le passé, mais sans attente particulière, par simple curiosité et je n'en avais rien retiré. Maintenant, au contraire, comme je te le disais, je me trouve dans des conditions morales autres : peu à peu je sens que la crise de ma pensée touche à sa fin; et cette fin je comprends avec bonheur qu'elle ne sera pas dans l'inertie mais dans l'action. Je ne peux encore te dire, en particulier par écrit, ce que je pense et ressens parce que je cherche encore ma voie».¹²

Le 9 mars il aborde, dans une lettre à sa mère, ses rapports avec les autres officiers : «la majorité d'entre eux n'a de l'officier que le ton autoritaire employé à l'égard de ses subordonnés sans aucun idéal, non seulement d'humanité, mais pas même de patriotisme, seule chose susceptible de rendre le militarisme supportable ou un peu supérieur au métier hypocrite du prêtre».¹³

Le 15 avril, c'est au tour de la bureaucratie militaire d'être la cible des traits acérés de Rossi : «en plus du service de garde il y a la paperasse continuelle, et pour de simples rapports, pour des brouillons et pour mille autres pequadilles qui n'en finissent pas [...] Les hommes crèvent, mais ces maudites formalités bureaucratiques ne disparaissent pas...».¹⁴

Enregistre une première prise de conscience dans une lettre du 22 avril 1917, adressée à sa marraine de guerre, Giuseppina Molea; Rossi écrit après un important bombardement d'artillerie contre les positions autrichiennes:

«certes la guerre est une forme de folie collective dans laquelle personne n'est réellement conscient de ce qu'il fait. Ce n'est pas l'homme qui tue, ruine, étripe, mais la matière sous la forme de tous les projectiles qui sont les agents directs du sort qui pèse sur chacun de nous. Je passe près d'un fusil pointé sans penser à rien, je vois dans la tranchée ennemie un homme qui vaque à ses occupations, il me vient l'envie d'appuyer sur la gâchette et, comme cela, sans même le désir de lui faire du mal, j'envoie peut-être ce pauvre diable dans l'autre monde...»¹⁵

¹⁰ Ibidem, p. 23.

¹¹ Ibidem, p. 40.

¹² Ibidem, p. 47-48.

¹³ Ibidem, p. 69.

¹⁴ Ibidem, p. 81.

¹⁵ Ibidem, p. 88.

La déshumanisation du conflit, «la guerre des matériels» comme la qualifiera l'écrivain allemand Ernst Junger¹⁶, se substituent à la guerre de mouvement et aux actes d'héroïsme individuels. Ernesto est désormais convaincu que sur les champs de bataille de la Première guerre mondiale ce qui est en jeu va bien au delà d'une simple retouche des frontières ou d'un accroissement territorial de peu d'importance.

Le 12 mai 1917 Rossi est blessé grièvement sur le front de l'Isonzo et au cours de la longue convalescence qui s'ensuit il s'emploie à élargir l'horizon de ses connaissances par des lectures qui comprennent, entre autres, «l'étude de Pareto, de Stirner et de Machiavel [.....] le Villari et l'Histoire des Religions de Reinach»¹⁷. En attente d'une affectation, après avoir obtenu son brevet de pilote, il continue à enrichir ses connaissances historiques et philosophiques – ce qui contribue à sa décision d'abandonner les études de médecine auxquelles il s'était inscrit à Bologne pour se tourner vers le droit – en étudiant «l'histoire de la révolution française » de Salvemini¹⁸. Il ajoute:

«je chercherai ensuite une histoire de la chute de l'Empire romain, de sorte que, après la lecture du «*Machiavel et son temps*» de Villari que j'ai faite à Florence, j'aurai désormais une vague connaissance de ces périodes révolutionnaires que je comprends et apprécie d'autant plus que je les étudie, parce qu'à travers elles, où des mondes idéaux et des valeurs nouvelles apparaissent, se superposent, se confondent aux mondes anciens et que les sociétés assument de nouvelles formes, l'on peut mieux apprécier ce qui, dans les périodes de calme, durant lesquelles il semble presque que les peuples se reposent, se dilue au cours du temps»¹⁹.

En mars 1918 dans une lettre adressée à Giuseppina Molea, le jeune Ernesto avoue passer le plus clair de son temps à la bibliothèque universitaire de Pise, voisine du camp d'aviation de San Giusto où il est affecté, à lire des ouvrages de sociologie qui le passionnent sans cesse davantage; deux mois plus tard, on le trouve occupé à la lecture du traité de science financière de Nitti. En août 1918 il est libéré du service dans l'aviation et envoyé à Mantoue pour exercer des tâches administratives.

Le 17 décembre 1918, Rossi rapporte à Giuseppina Molea comment il a trouvé le moyen de canaliser, dans le contexte de l'après victoire, cette emphase volontariste qui l'avait conduit à se trouver protagoniste au front presque «malgré lui». Il avait découvert – disait-il – qu'il devait:

«non plus osciller entre la faiblesse de ses propres convictions et la validité des conceptions adverses, choisir une voie et aller de l'avant, en renversant tous les obstacles avec la vigueur de l'enthousiasme, se réchauffer à la flamme, jouir de la lumière, sans chercher à analyser, à décortiquer, définir des aspirations ressenties, mais qui pourraient difficilement devenir réalité, à cause de son esprit décrépit amateur de sophismes, de paradoxes, et de critique acerbe....»

et il poursuit:

¹⁶ «Sur nous continue de planer l'ombre de la peur. La plus violente des guerres est encore trop proche de nous pour que nous puissions la dominer du regard, ou même en cristalliser l'esprit pour la rendre perceptible. Une chose pourtant émerge toujours plus clairement du flux des phénomènes: la sensation écrasante de la matière. La guerre a culminé dans l'affrontement des matériels: véhicules, acier et substances explosives ont été ses facteurs constitutifs. L'homme lui-même a été considéré comme un matériel parmi d'autres. Les divisions étaient continuellement relevées, combattant sur les points chauds du front, renvoyées à l'arrière et soumises à un processus sommaire de remise en état. "La division est mûre pour la grande bataille"». Ernst Junger, *Scritti politici e di guerra 1919-1933*, Gorizia, Libreria Editrice Goriziana, 2003, p. 15.

¹⁷ E. Rossi, *Guerra e dopoguerra*, cit., p. 99.

¹⁸ Ibidem, p. 107.

¹⁹ Ibidem.

«j'ai écrit différents articles dans la presse, je me suis rapproché des forces vives de notre jeunesse, je me suis efforcé de faire comprendre les dangers de l'heure présente, la nécessité d'organiser les forces vraiment nationales issues de la guerre. J'ai dû vaincre ma répugnance à me mettre en avant pour parler dans de petites réunions...Nous verrons avec quels résultats. Certes, si j'avais eu besoin d'une confirmation de la nullité de la valeur spirituelle des masses, j'aurais pu l'avoir en ces jours durant lesquels j'ai tenté par tous les moyens d'accélérer le pouls de la jeunesse en cherchant à donner de la couleur à la grisaille de leurs pensées»²⁰.

Comme on peut l'induire de la remarque sur l'inconsistance spirituelle des masses, le rappel à la théorie "paretienne" empreinte de pessimisme conservateur, qui reprend l'idée suivant laquelle la masse est totalement incapable d'incarner un quelconque type de représentation politique, est évidente ici. C'est muni de ces clefs interprétatives que Rossi se prépare à affronter la très grave crise qui s'ouvre en Italie à la fin des hostilités.

2. La crise du premier après-guerre

L'Ernesto Rossi qui sort de la guerre est, de son propre avis, une personne totalement différente du «jeune homme un peu bohème portant pelisse et chapeau, plutôt ridicule dans son indécision à l'arrivée à la caserne de Benevent...»²¹.

A la mi-1919, Rossi nous apprend qu'il est resté plusieurs jours à Florence, assistant à des réunions et à des congrès, temps suffisant «pour embrouiller les idées même à qui les aurait eues plus claires que je ne les avais...» conforté toutefois par le fait que «de tout cela [il avait] retiré une grande confiance dans la possibilité d'un véritable renouveau de l'Italie, en raison du spectacle qu'offraient les forces combattantes désormais unies dans un objectif politique correspondant à mes aspirations.»²² Rossi, poursuivant son analyse, ne manque pas de souligner comment l'Association des Combattants, agissant sur la base d'une adhésion strictement liée à la participation à la guerre se place en quelque sorte sur le «terrain de la lutte des classes, seul terrain sur lequel une action politique contre les partis constitués est possible.»²³

Pour illustrer le parcours intellectuel de Rossi en ces années on peut avoir recours aux modes interprétatifs qui ont été utilisés pour définir le parcours de Ferruccio Parri lors de son passage de l'interventionnisme à la prise de conscience et au militantisme antifascistes. A la fin de la Première guerre mondiale, l'idée émise en 1920 par le juriste allemand Hans Kelsen dans son ouvrage "*Vom Wesen und Wert der Demokratie*" (Essence et valeur de la démocratie) - à savoir celle d'une démocratie conçue comme un ensemble de règles partagées et comme mode de création de l'ordre social - cette conception procédurale de la démocratie n'avait pas encore cours en Italie. Les personnalités comme Parri ou Rossi ne peuvent donc être considérées, suivant la théorie de Kelsen, comme des personnalités réellement démocratiques, cette

²⁰ Ibidem, pp. 141-142.

²¹ Ibidem, pp. 147-148.

²² Ibidem, pp. 149.

²³ Ibidem, p. 150. Sur le débat interne à l'Association nationale des Combattants, cfr. Giovanni Sabbatucci, *I combattenti nel primo dopoguerra*, Rome-Bari, Laterza, 1974.

conscience leur faisant encore défaut. A leurs yeux, les objectifs finissent ainsi par assumer plus d'importance que les instruments nécessaires pour y aboutir²⁴.

Dans une lettre du 16 septembre 1919 Rossi s'enthousiasme pour l'aventure de Fiume menée par D'Annunzio, se laissant aller à des considérations contradictoires; si, d'une part il reconnaît l'inutilité intrinsèque de l'annexion de Fiume à l'Italie, il admet d'autre part que tout compte fait, considérant les slogans de rue et la propagande journalistique en faveur de l'intervention, on ne pouvait s'attendre à une issue différente, du moment que «ce qui est le plus pernicieux pour la grandeur d'une nation c'est le sentiment de la défaite, pas la défaite elle-même».²⁵

Le 6 décembre, écrivant à Giuseppina Molea, Ernesto lui annonce le suicide de sa soeur aînée Maria et ajoute :

«j'étudie beaucoup pour l'université et pour moi. Dans un an j'obtiendrai ma licence. J'ai déjà passé six examens et ils se sont bien déroulés. Je descends rarement en ville. J'écris de temps en temps et lis beaucoup, parce que je veux disposer d'un bagage large et approfondi en sciences sociales. Je suis aidé en cela par les conseils de Salvemini que je considère de plus en plus comme un véritable maître à penser. J'espère bientôt pouvoir collaborer avec lui autant que je serai en mesure de le faire.»²⁶

Rossi poursuit esquissant une rapide analyse de la situation telle qu'elle lui apparaît :

« en ce qui concerne les événements, je crois que nous assisterons bientôt à des choses bien pires que celles que nous avons vues jusqu'à présent. Vous savez qu'à ce propos j'ai toujours été pessimiste. [.....] Cela dit, je ne prévois pas la fin du monde. *Il y aura une mutation dans les valeurs, des individus qui grimperont au sommet et des individus qui toucheront le fond, tant que la société n'aura pas trouvé une assise fondée sur d'autres bases.* »²⁷

Au cours de ces années Rossi entame son apprentissage de journaliste. Il écrit dans les colonnes du «Giornale dei Combattenti», du «*Popolo d'Italia*», du «*Popolo di Trieste*», et plus marginalement de l'«*Unità*» de Salvemini et de la «*Rivoluzione liberale*» de Gobetti et, un peu plus tard encore, de 1923 à 1925, dans celles du «*Giornale degli agricoltori toscani*».²⁸ Parmi ces articles, seul un petit nombre sont consacrés à l'actualité politique «*stricto sensu*», car déjà l'attention de Rossi se tourne vers les questions de politique économique et sociale. C'est avec des articles de ce contenu qu'il engage une collaboration avec le «*Popolo d'Italia*». Cependant, des colonnes même du journal de Mussolini, Rossi laisse - au moins en deux occasions - transparaître son hostilité à l'égard de la politique économique du régime en s'élevant contre le protectionnisme et l'autarcie, avant d'abandonner progressivement la tribune nationaliste. Le «*Giornale dei Combattenti*» de juin 1919 publie un article de Rossi d'un ton vigoureusement nationaliste sur la question dalmate. Rossi s'en explique lorsqu'il évoque, quelques années plus tard, sa première rencontre avec Salvemini. S'exprimant sur les pages de «*Il Ponte*», à propos des jours lointains de 1919, Rossi se souvient alors s'être adressé à Salvemini, lequel l'interrogeait sur les raisons de son hostilité envers les thèses que l'historien des Pouilles avait développées dans son ouvrage «*La questione dell'Adriatico*»:

²⁴ Sur cet aspect, voir: Luca Polese Remaggi, *La nazione perduta. Ferruccio Parri nel Novecento italiano*, Bologne, Il Mulino, 2004, pp. 81-82.

²⁵ E. Rossi, *Guerra e dopoguerra*, cit., p. 151.

²⁶ Ibidem, p. 153.

²⁷ Ibidem.

²⁸ Pour une vision plus approfondie de cette production, on pourra consulter Giuseppe Armani, *La forza di non mollare. Ernesto Rossi dalla grande guerra a Giustizia e Libertà*, Milan, Franco Angeli, 2004, pp. 41-49.

«...Avant de partir volontaire à la guerre je professais les idées internationalistes les plus avancées : je pensais que nos devoirs envers la collectivité nationale n'étaient pas différents de ceux que nous avions à l'égard de l'humanité dans son ensemble. Mais ce qu'il m'a été donné de voir pendant la guerre, la solidarité que nous unissait, nous combattants des tranchées, la communion de destin de tous les Italiens dans la bonne et la mauvaise fortune m'a fait changer d'opinion ; en particulier, j'ai changé parce qu'à mon retour à la vie civile, j'ai assisté à la dégoûtante clameur des prétendus hommes de gauche contre ceux qui avaient défendu la patrie. *Pour moi, la nation est aujourd'hui un organisme qui doit avant tout vivre, et il est donc naturel qu'il vive aussi aux dépens des autres organismes nationaux. La justice, l'équité, sont des abstractions vides de sens dans les rapports internationaux pour lesquels seule compte la force. Qui se laisse guider en politique extérieure par ces idéaux affaiblit son pays et travaille dans l'intérêt de l'étranger*».²⁹

Dans une lettre du 19 février 1920, Rossi admet avoir une dette de reconnaissance à l'égard de Salvemini. Il en parle en termes flatteurs : «Je considère Salvemini comme un véritable maître et je regrette seulement de ne pas l'avoir rencontré plus tôt, ce qui m'aurait fait tant que bien»³⁰. A partir de ce moment, l'influence de Salvemini pèsera sans cesse davantage sur la réflexion du jeune Rossi, en l'orientant dans ses choix politiques, mais surtout en le dotant d'une nouvelle façon, plus rationnelle et pragmatique et dénuée de sentimentalisme et d'infatuation patriotique, d'aborder les problèmes de l'heure.

A l'automne 1921 Rossi quitte Florence et se rend en Basilicate pour le compte de l'Association nationale pour les intérêts du Mezzogiorno. Celle-ci le met en contact avec l'archéologue et philanthrope Umberto Zanotti-Bianco dont il ne tarde pas à apprécier l'esprit mazzinien avec lequel l'archéologue milite en faveur de l'alphabétisation des masses rurales du Sud ; «en six mois – dit-il – qui n'ont pas été des mois perdus pour moi, j'ai vu beaucoup de choses que j'aurais autrement sans doute toujours ignorées, et j'ai fait la connaissance de plusieurs personnes de grande valeur»³¹.

Peu de mois avant sa mort, Rossi trace de son maître Salvemini un portrait affectueux et plein de reconnaissance. Il insiste sur l'enseignement de celui-ci, notant comment, face à un jeune homme intelligent et honnête intellectuellement, «sans jamais se donner l'air d'un pédagogue, Salvemini nous enseignait à poser correctement les problèmes, à nous méfier des théories générales et des mots abstraits, à définir clairement les concepts et à s'en tenir fermement aux définitions jusqu'à l'aboutissement de la réflexion ; il nous enseignait spécialement à raisonner de façon personnelle, sans craintes révérencieuses à l'égard de la tradition et des personnages importants».³² Il rappelle ensuite comment Pareto avait été son auteur de prédilection dans le domaine des sciences sociales, celui qui lui avait donné son «*imprinting*» avant qu'il ait fait la connaissance de Salvemini. L'historien des Pouilles avait élargi son horizon en lui faisant connaître d'abord Cattaneo, puis Mosca, Tocqueville et Fustel de Coulanges. Rossi ne cache cependant pas sa préférence pour Salvemini, parce que – dit-il - «à la différence de Pareto, il aimait ses semblables et aspirait à une plus grande justice sociale».³³

²⁹ Ernesto Rossi, *Come conobbi Salvemini*, in il «Ponte», anno III, n. 10, ottobre 1947, p. 894, aussi en *Ernesto Rossi. Un democratico ribelle*, introduction et notes par Giuseppe Armani, Parme, Guanda, 1975, p. 46.

³⁰ E. Rossi, *Guerra e dopoguerra*, cit., pp. 159-160.

³¹ Ibidem, p. 179.

³² Ernesto Rossi, *Salvemini maestro ed amico*, en *Ernesto Rossi. Un democratico ribelle*, cit., p. 243.

³³ Ibidem.

Ernesto semble alors avoir trouvé trois domaines dans lesquels travailler avec constance : son travail à la section provinciale florentine de l'Association agraire toscane, sa collaboration au «*Journal des Agriculteurs toscans*» et son militantisme culturel au sein du «*Cercle de culture*».

Son œuvre de commentateur des faits économiques, commencée sur les pages du «*Secolo d'Italia*», se poursuit à la direction du «*Journal des Agriculteurs toscans*», qui lui fait approfondir les études en ce domaine et le met en contact avec les plus importants économistes de l'époque, comme Antonio De Viti De Marco et Luigi Einaudi.

L'assassinat de Matteotti, le 11 juin 1924, le contraint à démissionner de la direction du «*Journal des agriculteurs toscans*», dans les colonnes duquel l'antifascisme qui le conduira à adhérer à «*Italia Libera* » apparaît désormais trop nettement.

Cette dernière a vu le jour en juin 1924, quelques jours après la mort de Matteotti : fondée par des anciens combattants comme C. Rosselli, E. Lussu, R. Pacciardi et F. Schiavetti pour riposter aux menées illégales des fascistes, elle lance des actions spectaculaires qui visent à témoigner devant l'opinion d'une résistance organisée à l'agression. De janvier à novembre 1925 se développe également l'expérience éphémère de «*Non Mollare* », («Ne pas céder») la feuille clandestine que Rossi, Carlo et Nello Rosselli, Dino Vanucci et Nello Traquandi distribuent en Toscane et au-delà³⁴.

Entre-temps, Ernesto établit avec Einaudi une fructueuse association et une amitié destinée à perdurer le reste de leurs vies . En 1925 il noue une relation épistolaire et jusqu'en 1930 Rossi adresse à Einaudi 13 lettres ou cartes postales. La première lettre qui nous est parvenue date du 18 décembre 1925. En réalité, elle avait été précédée d'une autre missive de Rossi et de sa réponse dont nous ne conservons aucune trace. La première lettre de Rossi a été expédiée de Paris où il est exilé après la dénonciation du typographe Pinzi, responsable de la dispersion et de l'arrestation du groupe florentin de «*Non Mollare* ». Lorsqu'en 1926, Rosselli et Parri sont arrêtés par les autorités fascistes et Bauer envoyé au «*confino* » après la fuite de Turati à l'étranger, Rossi prend en charge l'essentiel du travail clandestin, ce qui le conduit à accomplir de nombreux voyages en Italie et à l'étranger pour diffuser la presse antifasciste.

Suite à une amnistie concédée par Mussolini, Rossi rentre en Italie où il présente sa candidature à un poste d'enseignant en droit et économie des instituts techniques. Tandis qu'il enseigne à l'Institut technique «*Victor Emmanuel II* » de Bergame, Rossi intensifie ses activités subversives, déplaçant le centre de son action à Milan, où il travaille en étroite contact avec Carlo Rosselli, Ferruccio Parri et Riccardo Bauer³⁵.

Par la suite, Rossi écrira à Einaudi de Bergame et de Florence ; cette correspondance a trait aux tentatives d'Ernesto de publier des notes et recensions portant sur l'économie politique et financière dans la revue «*La réforme sociale* » dirigée par Einaudi : trois essais sont effectivement publiés en 1926, un en 1928 et en

³⁴ «*Non Mollare*» (1925), avec des essais de Ernesto Rossi, Piero Calamandrei e Gaetano Salvemini, nouvelle édition a cura di Mimmo Franzinelli, Turin, Bollati Boringhieri, 2005. Sur l'«*Italia Libera*», cf. Luciano Zani, *Italia Libera, il primo movimento antifascista clandestino 1923-1925*, Rome-Bari, Laterza, 1975.

³⁵ Ernesto Rossi, *Appunti sulla stampa clandestina dal 1926 al 1930*, in Ernesto Rossi. *Un democratico ribelle*, op. cit., p. 90.

1929, deux autres en 1930. S’y ajoutent deux recensions parues de manière anonyme en 1932 et 1933³⁶.

Le mouvement «*Giustizia e Libertà*» est fondé en 1929 à Paris par Carlo Rosselli, Emilio Lussu et Fausto Nitti qui ont fui l’île de Lipari où il avaient été placés en “*confino*” après leur condamnation suite à la fuite de Turati. Le mouvement de Rosselli a pour priorité l’insurrection armée contre le régime fasciste.³⁷ Au sein du nouveau mouvement, les thèmes relatifs à la crise des Etats-Nations et aux solutions qui pourraient y être apportés, sont abordés pour la première fois, bien que sur un mode encore informel. Déjà, en 1932, dans les colonnes des «*Quaderni di Giustizia e Libertà*», Andrea Caffi, intellectuel anarchisant et socialiste «marginal», publie un article sous le titre «Le problème européen» dans lequel il aborde le problème.³⁸

L’analyse que Carlo Rosselli, et «*Giustizia e Libertà*» en général, font de l’européisme et du lien existant entre celui-ci et la nécessité de la lutte armée contre le nazi-fascisme, sort du cadre de la présente étude ; aussi nous limiterons nous à rapporter ici un jugement qui nous semble des plus appropriés : «On ne peut sans doute pas affirmer que, jusqu’en 1933, Rosselli ait été clairement un européen fédéraliste ; mais un pro-européen, certainement. Le développement ultérieur consistera à unir cette vision fédéraliste de la société à la nécessité de la lutte antifasciste en Europe, ce qui conduira Rosselli à réfuter d’une part les valeurs de la *Weltanschauung* nationale, et à initier, d’autre part, avec quelque avance sur les fédéralistes européens italiens (au nombre desquels figurent Altiero Spinelli, Eugenio Colorni et Ernesto Rossi), un discours européen qui fera du mot d’ordre de l’unification fédéraliste du continent l’objectif final du combat en faveur de la reconstruction de la démocratie sur le continent».³⁹

3. La réflexion en prison

A partir du moment où il est incarcéré, le 30 octobre 1931, pour activités antifascistes au sein du groupe «*Giustizia e Libertà*» victime de la dénonciation de Carlo Del Re, Rossi ne cesse de déplacer de prison en prison. De Rome, où il est incarcéré de novembre 1930 à juin 1931, à Pallanza de juillet à novembre 1931 puis transféré à Plaisance de novembre 1931 à novembre 1933, avant de retourner à Rome, à la prison de Regina Coeli jusqu’au 12 novembre 1939 pour échouer finalement à Ventotene, où il subit une longue période de relégation jusqu’en juillet 1943.

Ce très long séjour dans les prisons fascistes – neuf ans – est pour Rossi l’occasion d’approfondir et d’affermir sa prise de conscience à travers la lecture des

³⁶ Luigi Einaudi-Ernesto Rossi, *Carteggio (1925-1961)*, a cura di Giovanni Busino e Stefania Martinotti Dorigo, Turin, Fondazione Luigi Einaudi, 1988, pp. 9-25. Sur «La Riforma sociale» on verra *Una rivista all’avanguardia. La “Riforma sociale” 1894-1935. Politica, società, istituzioni, economia, statistica*, a cura di Corrado Malandrino, Florence, Olschki, 2000 et la monumentale étude de Luisa Mangoni à propos de la maison d’édition Einaudi, *Pensare i libri*, Turin, Bollati Boringhieri, 1999.

³⁷ La bibliographie sur «*Giustizia e Libertà*» est énorme, on se bornera ici à rappeler: AA.VV., *Giustizia e Libertà nella lotta antifascista e nella storia d’Italia*, Florence, La Nuova Italia, 1978, Santi Fedele, *E verrà un’altra Italia. Politica e cultura nei quaderni di «Giustizia e Libertà»*, Milan, Franco Angeli, 1992, Mario Giovana, *Giustizia e Libertà in Italia 1929-1937. Profilo di una cospirazione antifascista*, Turin, Bollati Boringhieri, 2005.

³⁸ Sur ce point l’analyse de Piero Graglia, *Unità europea e federalismo. Da «Giustizia e Libertà» ad Altiero Spinelli*, Bologne, Il Mulino, 1996, pp. 21-34, reste fondamentale. On trouvera également des considérations intéressantes chez Corrado Malandrino, *Socialismo e libertà. Autonomie, federalismo, Europa da Rosselli a Silone*, Milan, Franco Angeli, 1990, notamment aux pp. 137-149.

³⁹ Piero Graglia, *Unità europea e federalismo*, op. cit., p. 51.

classiques littéraires, historiques, politiques, philosophiques et économiques. Cette activité intellectuelle s'enrichit du contact et du débat d'idées développés avec les compagnons de captivité qui, à partir de 1936 à Rome, incluent, outre son ami Bauer, deux jeunes "giellisti" turinois, Vittorio Foa et Massimo Mila.⁴⁰

La disponibilité et la convivialité jointes à la difficulté de se procurer des livres font que le cénacle carcéral devient lieu d'expérience et d'échanges, ce qui se manifeste par des lectures en commun, le prêt d'ouvrages, l'aide réciproque dans la traduction de certaines oeuvres étrangères plutôt que par l'exégèse de textes. Rossi ne suivit pas tout un parcours de lecture bien défini, alternant ouvrages dits "sérieux" et ouvrages réputés plus "légers". Ce n'est qu'en un second temps qu'il s'applique plus spécialement à l'étude de l'économie, suivant en cela les suggestions bibliographiques de Luigi Einaudi, avec qui il entretient des relations épistolaires de longue date. C'est ainsi qu'il entreprend la lecture des travaux de Wicksteed et de Pigou, pendant que ses compagnons de captivité, Foa et Bauer, adeptes convaincus de l'idéalisme crocien auquel Ernesto Rossi est indifférent, discutent de philosophie et d'esthétique. Les essais historiques, biographiques, épistémologiques constituent toutefois une passion commune à tous ; ainsi, «L'Histoire d'Angleterre» de Trevelyan les occupe pendant de nombreux mois : cet ouvrage en anglais leur offre l'opportunité de maîtriser davantage une langue qui s'avère fondamentale, surtout pour Rossi qui se familiarise sans cesse davantage avec les développements de la théorie économique originaire des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne.

Pourtant, déjà en décembre 1930, Rossi, détenu à Regina Coeli, dans une lettre à sa mère, saisit l'opportunité offerte par la relecture de "Guerre et paix" de Tolstoï pour s'interroger sur les causes et finalités de l'histoire humaine : faisant allusion à la négation du culte du héros qui perce dans l'oeuvre du grand écrivain russe, en référence à Napoléon et à son importance dans le déroulement des événements de l'époque, Rossi considère comme cause d'un événement historique déterminé, non la simple condition nécessaire et suffisante à l'avènement de ce dernier, «mais ces circonstances nécessaires qui, s'ajoutant à celles déjà fournies par l'environnement, sont capables de produire l'événement», se positionnant ainsi à mi-chemin entre le volontarisme mystique de Carlyle qui voit dans le héros, acteur de l'histoire, la manifestation de la puissance divine, et le pacifiste non-violent Tolstoï qui envisage le déroulement de l'histoire humaine comme le fruit de la manifestation de forces indépendantes de la volonté humaine.⁴¹

Quelques jours plus tard, écrivant de nouveau à sa mère, Ernesto évoque le dernier Noël passé en famille, son frère Mario et ses amis Piero Ugolini et Onofrio Molea tombés au combat:

«Même Pierino, si délicat et doux dans ses pensées, dans ses sentiments, a été tué comme un chien enragé, alors qu'il tuait lui-même avec sa mitrailleuse. Et après lui, Molea, l'ami le plus généreux et intelligent, et puis notre Mario, et tous les autres que j'ai vus mourir dans ce carnage qui semblait désormais devenu pour les hommes le mode de vie normal. *Cela avait-il un sens de faire ce que nous fîmes ?* Peut-on aujourd'hui admettre que toutes ces souffrances ont trouvé leur justification ? Heureux ceux qui peuvent se rassurer à l'idée que tout ce qui arrive est la volonté de Dieu, et qui ne le haïssent

⁴⁰ Pour la correspondance carcérale, *Nove anni sono molti. Lettere dal carcere 1930-1939*, a introduction et notes par M. Franzinelli, Turin, Bollati Boringhieri, 2001, Vittorio Foa, *Lettere della giovinezza. Dal carcere (1935-1943)*, introduction et notes par Federica Montevicchi, Turin, Einaudi, 1998, Massimo Mila, *Argomenti strettamente famigliari. Lettere dal carcere (1935-1940)*, introduction et notes par Paolo Soddu, Turin, Einaudi, 1999.

⁴¹ Ernesto Rossi, *Nove anni sono molti. Lettere dal carcere 1930-1939*, introduction et notes par Mimmo Franzinelli, Turin, Bollati Boringhieri, 2001, pag.. 13.

pas en constatant qu'il se sert des carnages pour réaliser ses « insondables desseins ». Mais nous, qui voyions dans la guerre une nécessité terrible pour la victoire de notre idéal, qui voulions abattre l'absolutisme et le militarisme des Empires centraux pour créer les conditions d'une vie plus humaine, dans laquelle chaque individu pût se sentir libre de devenir ce qu'il souhaitait être ?⁴² ».

A ces questions, Rossi ne répond pas explicitement, même si, quelques lignes plus tard, il réitère sa conviction du caractère indissociable de l'interventionnisme et du combat anti-fasciste qui l'a conduit à l'emprisonnement, revendiquant ainsi la continuité et la cohérence rationnelle de son engagement politique.

Les signes avant-coureurs de l'agression fasciste contre l'Éthiopie vont susciter chez Rossi une reprise de l'analyse en profondeur des problèmes posés par le nouvel ordre international. En mai 1935, faisant allusion à la guerre Italo-éthiopienne dans une lettre adressée à sa mère, Rossi écrit que « la politique militariste et d'expansion territoriale peut, en fonction des circonstances, conduire au succès ou à la ruine ». Une lettre à Ada du 24 mai 1935 est symptomatique du dédain que Rossi manifeste à l'égard du délire nationaliste qu'il juge responsable de la crise dans laquelle le continent européen se précipite à nouveau. Evoquant le journal de guerre de Bissolati, il rappelle qu'à la date du 3 novembre, ce dernier écrivait : « En ce qui concerne la fixation des frontières définitives de l'Italie, je me battraï afin que l'on aille pas au-delà de ce qui est consenti par le droit et les conditions raisonnables d'une paix véritablement juste et durable, et il commente ainsi les propos du militant socialiste : « Pour moi, cette phrase, écrite pour lui-même, au moment où le succès inespéré faisait tourner la tête de tous dans une exaltation sans mesure, est la plus grande preuve de la grandeur d'âme et de l'intelligence de Bissolati ⁴³ ».

On observe des considérations du même genre chez Vittorio Foa qui voit dans la guerre d'Éthiopie « le début d'une nouvelle phase, celle du déchaînement nationaliste et de la force ⁴⁴ », bien que celui-ci admette que la crise qui a frappé la Société des Nations en ces circonstances n'a pas encore induit le groupe gielliste incarcéré à Regina Coeli à infléchir sa stratégie politique dans un sens résolument européen. Foa se pose lui aussi la question de la possibilité réelle pour un organisme supranational d'appliquer des sanctions et de sa capacité à les faire respecter, au besoin par des moyens coercitifs. Rossi aboutit aux mêmes conclusions : la garantie d'une mauvaise paix ne saurait être justifiée par la renonciation au recours à la force. Les divergences ne manquent pas d'autre part au sein du groupe des détenus qui partagent la même cellule à Regina Coeli (Rossi, Bauer, Foa, Mila) quant à l'interprétation qu'il convient de donner de l'histoire italienne récente. Foa se demande s'il n'est pas possible d'adhérer aux valeurs de la démocratie mazzinienne du Risorgimento sans se fourvoyer dans le nationalisme, et sa réponse est fatalement négative, ce qui implique également le refus de l'interventionnisme démocratique du Premier conflit mondial auquel Rossi, comme on l'a vu, persiste à se déclarer fidèle en vertu d'une continuité de pensée qui l'a conduit à s'engager dans la conspiration anti-fasciste. Alors que pour Foa la réponse au nationalisme doit être recherchée dans l'effacement de l'identité étatique au profit d'une autorité supranationale étant donné que la raison première du nationalisme réside dans la volonté de « dénationaliser » les autres États, Rossi se fonde pour sa part sur l'analyse économique tirée de la lecture

⁴² Ernesto Rossi, *Nove anni sono molti. Lettere dal carcere 1930-1939*, cit., p. 13. Pour la position tolstoïenne, voir Leone Tolstoj, *Patriottismo e governo. Per un umanesimo della pace*, Cosenza, Marco, 1991, pour celle de Carlyle, Thomas Carlyle, *Gli eroi, il culto degli eroi e l'eroico nella storia*, Milan, Rizzoli, 1992.

⁴³ E. Rossi, *Nove anni sono molti*, op. cit., p. 17.

⁴⁴ Ibidem, p. 390.

d'Einaudi, en induisant le caractère indissoluble du lien unissant le protectionnisme-guerre au libéralisme-paix. L'évocation de ce lien revient plusieurs fois dans la correspondance de Rossi. Dans sa réflexion sur les causes de la guerre, les raisons économiques apparaissent d'une importance fondamentale. Le protectionnisme et le dirigisme sont assimilés aux paradigmes d'une bellicosité potentiellement dangereuse, beaucoup moins présente chez les nations qui ont fait du libre marché leur régime dominant. Il ne fait aucun doute que dans cette appréhension des phénomènes économiques, l'influence d'Einaudi a été déterminante. En 1918, dans le « Corriere della Sera », Einaudi, dans l'article « Le dogme de la souveraineté et le concept de Société des Nations » avait précisé ses vues en la matière : « Comment les hommes, comment les États pourraient-ils vivre sans retourner des milliers d'années en arrière, sans revenir aux misérables conditions de la barbarie, si chacun d'entre eux ne demandait aux autres des denrées alimentaires, des matières premières, des services postaux, télégraphiques, téléphoniques, et n'était prêt à offrir en échange marchandises et services équivalents ? »⁴⁵.

La correspondance entre Rossi et Einaudi s'intensifie à partir de 1936, par l'intermédiaire de la femme de Rossi, Ada, et devient moins formelle, en assumant le caractère d'un rapport de maître à disciple : une communauté de pensée qui déborde le simple domaine des études s'y dessine progressivement. On a récemment mis en lumière combien la personnalité d'Einaudi fut d'une importance primordiale pour la diffusion parmi les relégués de Ventotene des théories qui visaient à appliquer le fédéralisme supranational face à la crise des Etats Nations⁴⁶.

Dans la première lettre qu'Ada reçoit d'Einaudi le 31 juillet 1936, celui-ci, répondant à une interrogation précise de Rossi, l'informe qu'en ce qui concerne l'organisation des Etats-Unis d'Europe, « il ne connaît rien de sérieux. Je sais qu'un certain comte Coudenhove-Kalergi, autrichien, organise des congrès, etc. Mais je n'ai jamais rien lu à ce sujet »⁴⁷. Le 30 avril 1937, écrivant à sa mère, Rossi évoque pour la première fois dans sa correspondance familiale la question des Etats-Unis d'Europe. S'inspirant des conseils de Nello Rosselli, il propose à l'attention du lecteur un plan en huit parties :

- 1- Re-proposer l'idéal mazzinien de l'indépendance nationale comme condition préalable et nécessaire à la collaboration pacifique entre les peuples.
- 2- Procéder à une critique sévère du militarisme et des dépenses militaires.
- 3- Mettre en lumière les avantages potentiels découlant de la réalisation, même partielle, des Etats-Unis d'Europe (parmi ceux-ci, moindre centralisation bureaucratique, moindre interventionnisme de l'Etat dans l'économie, suppression des douanes et adoption d'une monnaie commune).
- 4- Analyser les obstacles qui s'opposent à la réalisation des Etats-Unis d'Europe (les idéologies nationalistes, les mesures antidémocratiques, les intérêts constitués).
- 5- Examiner attentivement la situation internationale : effondrement de la Société des Nations, montée du péril allemand, projet Briand d'Union européenne.
- 6- Envisager l'adoption d'un programme d'action minimal dès que possible et se défier des organismes de conciliation entre Etats ou unions douanières.
- 7- Tirer les enseignements de l'exemple italien.

⁴⁵ Vittorio Foa, *Il Cavallo e la Torre. Riflessioni su una vita*, Turin, Einaudi, 1991, p. 101.

⁴⁶ Luigi Einaudi, *Il dogma della sovranità e l'idea della Società delle nazioni*, aussi in Luigi Einaudi, *La guerra e l'unità europea*, Bologne, Il Mulino, 1986, p. 33.

⁴⁷ Daniela Preda, *Idee di pace tra prima e seconda guerra mondiale*, in *Gli orizzonti della pace. La pace e la costruzione dell'Europa (1713-1995)*, Gênes, ECIG, 1996, p. 234.

- 8- Considérer comme d'importance secondaire toutes les réformes de caractère économique, visant à consolider un éventuel régime démocratique, si se présentent les circonstances favorables pour un premier pas en direction des Etats-Unis d'Europe. Ne pas songer à détruire la Société des Nations tant qu'on ne pourra la remplacer par quelque chose de mieux »⁴⁸.

Il nous a paru nécessaire de reproduire intégralement le dernier paragraphe du plan de Rossi parce que révélateur de sa pensée à propos de la crise de l'équilibre européen dans la seconde moitié des années Trente.

4. *Oui à la paix, non au pacifisme.*

Comme nous l'avons vu, pour Rossi ce qui est prioritaire, c'est de profiter de toute occasion favorable à la construction des Etats-Unis d'Europe et de réexaminer le rôle de la Société des Nations.

Le déchaînement de la guerre d'agression contre l'Ethiopie et l'intervention fasciste dans la guerre d'Espagne ont en réalité provoqué une inflexion « fédéraliste » des positions de Carlo Rosselli et du groupe dirigeant de « *Giustizia e Libertà* »⁴⁹. En réfléchissant depuis des années sur le caractère du fascisme, Rosselli, se plaçant nettement hors des schémas interprétatifs propres aux vieux partis, italiens et étrangers, s'est convaincu qu'à la dimension européenne des régimes dictatoriaux il faut désormais opposer une lutte également à la dimension du continent.

Massimo Mila, compagnon de détention de Rossi à Regina Coeli, confirme que l'impression que quelque chose de définitif s'est produit a été perçue également en prison lorsqu'il rappelle qu'

« Avec la victoire d'Abyssinie commença la période la plus noire de l'antifascisme, qui culmina avec la défaite des forces de la liberté en Espagne et l'assassinat des frères Rosselli. Entraînés par ces succès, des pans entiers de l'opinion publique qui avaient été parmi les derniers à résister au bourrage de crâne, s'effondraient douloureusement. Les trompettes de la propagande fasciste résonnaient haut et fort. Des hommes que l'on pensait jusqu'alors inébranlables vacillaient. Il parût à beaucoup que l'histoire avait tranché [...]. Il n'y eut alors qu'un seul observatoire en Italie dont la vue ne fut pas obscurcie : la prison. Cette poignée d'hommes confinés en cellule alors que qu'au dehors flottaient les drapeaux, obstinés à nier l'évidence alors que tous applaudissaient à tout rompre, ne douta jamais : leur foi ne faiblît à aucun instant. Et eux seulement virent clairement où se trouvait à cet instant la justice, qui préfigurait l'avenir »⁵⁰.

Dans un commentaire de lecture des « Lettres politiques » de *Junius* (Luigi Einaudi) de mai 1937, Foa, face au choix opéré par l'auteur en faveur de la solution fédérale, observe :

« L'unité tend à s'affirmer aussi avec le développement de la souveraineté, avec l'hégémonie, avec la guerre. La qualité du système unitaire à instaurer intéresse les hommes, mais on ne peut nier la tendance unitaire, paneuropéenne. Du reste, hors de l'hypothèse contractuelle et sociétaire, on ne voit guère aujourd'hui comment l'on pourrait faire un pas sensible en direction de l'unité européenne, si ce

⁴⁸ L. Einaudi-E. Rossi, *Carteggio (1925-1961)*, op. cit., p. 27.

⁴⁹ E. Rossi, *Nove anni sono molti*, op. cit., pp. 572-574.

⁵⁰ Sur ce point voir P. Graglia, *Unità europea e federalismo*, op. cit., pp. 52-86, C. Malandrino, *Socialismo e libertà*, op. cit., pp. 143-149, Emilio R. Papa, *Rileggendo Carlo Rosselli. Dal socialismo liberale al federalismo europeo*, Milan Guerini e Associati, 1999, pp. 109-132, *Carlo Rosselli e l'Europa*, in *Carlo e Nello Rosselli. Socialismo liberale e cultura europea (1937-1997)*, sous la direction de Ariane Landuyt, Quaderni del Circolo Rosselli, 11/1998, pp. 59-68, *Carlo e Nello Rosselli e l'antifascismo europeo*, sous la direction de Antonio Bechelloni, Milan, Franco Angeli, 2001.

n'est à travers le recours, par d'autres aspects totalement répréhensible, à des conflits, qu'il s'agisse de guerres défensives ou visant au renforcement de la souveraineté, ou qu'il s'agisse, comme c'est plus probable, de véritables guerres de religion comme celles du XVII^e. Siècle »⁵¹.

Pour Foa donc, dès l'été 1937, la défense de la Paix passe par la guerre contre la perspective d'une Europe « allemande ».

Rossi, commentant en novembre 1937 l'œuvre de Bryce « *The American Commonwealth* », analyse en détail le modèle américain pour « mieux concrétiser nos idées sur la perspective d'une organisation unitaire de l'Europe »⁵². Il admet que songer à un modèle d'unification continentale puisse paraître impensable dans la crise où plonge l'Europe. Pourtant il répète « je ne peux quasiment plus réfléchir à un problème politique sans le considérer du point de vue général européen, et tous mes jugements sur les événements se réfèrent spécialement à l'avenir possible des Etats-Unis d'Europe »⁵³. Dans cette lettre, Rossi, au fil des événements tragiques qui se succèdent, exprime sa confiance en la nature humaine, qui le porte à déclarer:

« On peut espérer qu'augmente le nombre de ceux qui ne considèrent pas comme satisfaisante une situation dans laquelle les divers peuples d'Europe en sont réduits à limiter leurs échanges aux seuls échanges de bombes et de gaz asphyxiants, consacrant les brefs intervalles de paix exclusivement à mieux se préparer à ce genre d'activité. C'est seulement si l'on parvient à répandre dans l'opinion un état d'esprit critique à l'égard d'un système ressenti comme intolérable qu'il sera possible de surmonter les jalousies, les préjugés, et les intérêts nationaux qui s'opposent aujourd'hui à toute construction sérieuse »⁵⁴.

Un mois après la conclusion de la conférence de Munich qui s'est soldée par la cession des Sudètes à l'Allemagne avec pour seul résultat de reporter d'un an le déclenchement du Second conflit mondial, Rossi aborde le sujet avec sa femme Ada : il décrit ses impressions répétant que la volonté de ne pas se plier à une mauvaise paix constitue le meilleur moyen d'assurer les conquêtes des générations précédentes. La préservation de la paix à tout prix ne l'intéresse pas. Selon lui, « il n'y a qu'un seul moyen pour empêcher la guerre tant que les Etats restent souverains, indépendants d'un quelconque organe supérieur capable d'imposer avec sa propre force les résolutions reconnues comme justes d'organes institués dans ce but : c'est la méthode qui consiste à céder à n'importe quelle prétention des adversaires »⁵⁵. Et la guerre, débarrassée de son aura romantique, apparaît telle qu'elle est :

« boue, poux, dysenterie, manque de sommeil, hommes réduits à la condition de bêtes d'abattoir, bombardements, gaz, tribunaux militaires, exécutions pour l'exemple, blessés abandonnés dans les barbelés ennemis, puanteur des cadavres, folie, agonies atroces, salles d'opération des hôpitaux militaires, affres des soins, des mutilés, des orphelins et la sélection par le bas, les profits des spéculateurs, la réussite de la canaille, les habitudes de violence généralisée, la perte du sens critique, etc. Mais c'est justement parce que nous haïssons la guerre, parce que nous voulons bâtir un nouvel ordre international dans lequel les peuples puissent collaborer pacifiquement à l'avènement d'une civilisation supérieure, que nous devons être prêts à défendre cet idéal par notre sacrifice et empêcher la domination, par les armes s'il le faut, de ceux qui ne croient qu'en la force, et ont pour unique objectif l'affirmation de la puissance nationale, au prix de la ruine des autres peuples[...]. Même si nous

⁵¹ Massimo Mila, *Le loro prigioni: da Regina Coeli a Ventotene*, in Ernesto Rossi. *Un democratico ribelle*, op. cit., pp. 312-314.

⁵² V. Foa, *Lettere della giovinezza*, op. cit., p. 230.

⁵³ E. Rossi, *Nove anni sono molti*, op. cit., p. 632.

⁵⁴ Ibidem.

⁵⁵ Ibidem, p. 633.

connaissions la guerre dans ce qu'elle a de plus tragique nous devons toujours regarder la vérité en face, et être prêts à endosser notre fardeau, quel que lourd qu'il soit »⁵⁶.

Le 22 janvier 1939, parlant à sa mère Elide de la visite effectuée à Rome par le Premier ministre anglais Chamberlain, Rossi attaque durement la politique d'*appeasement* menée par les grandes puissances démocratiques européennes. Il présente le leader britannique comme un politicien qui, contredisant ses premières déclarations et en échange d'une popularité à bon marché, promet la paix à tout prix alors qu'il est parfaitement conscient du risque futur d'effusions de sang innocent. Les seuls politiciens qui méritent le respect sont, aux yeux de Rossi, ceux qui « défendent, avec l'autorité qui découle de la fonction qu'ils occupent, les arguments qui transcendent les intérêts momentanés des particuliers et veillent à la continuité de l'Etat et à l'avenir de la civilisation »⁵⁷. Rossi, dans une lettre à sa mère du 18 février 1939, commente le recueil de récits « *Crépuscule d'un monde* » du romancier autrichien Frantz Werfel. Il prend ses distances avec le patriotisme national qui a conduit à l'implosion de l'Empire austro-hongrois. Les idéologies nationalistes, qui ont corrompu le sentiment de fraternité nationale hérité de la doctrine mazzinienne - dont Rossi se déclare toujours l'adepte convaincu - lui font regretter le royaume pluriethnique de François Joseph. En dépit de quoi il déclare :

« il serait absurde d'imputer à Mazzini et à tous ceux qui ont lutté et souffert pour cet idéal les conséquences que nous voyons aujourd'hui [...]. Plusieurs des principes qui étaient hier porteurs de vie spirituelle sont devenus aujourd'hui cause de décadence et de mort. Il nous faut certainement les abandonner pour ne pas être entraînés dans un courant qui nous mènerait trop loin de nos objectifs »⁵⁸.

La constatation que le nationalisme est l'ennemi mortel de la coexistence pacifique entre les peuples s'impose désormais à Rossi comme une donnée de fait. Quatre jours après que l'Allemagne nazie a occupé la Tchécoslovaquie, Rossi prophétise : « l'appétit vient en mangeant et depuis 1914, nous avons appris à connaître l'appétit allemand. Combien de temps encore subsisteront le corridor polonais et le statut de Dantzig? »⁵⁹. A partir des premiers mois de 1939, dans ses lettres à sa femme Ada et à sa mère Elide, Ernesto multiplie les allusions liées à l'actualité internationale. En mars, écrivant à sa femme, il se livre à un exercice de *realpolitik* en rappelant comment l'intervention italienne dans le premier conflit mondial avait été justifiée par l'espoir de voir deux pays frontaliers plus faibles se substituer à un grand Empire puissant, et comment l'esprit de revanche manifesté par les Allemands à l'égard de l'Italie, lui faisait déjà craindre pour le destin des Tre Venezie, en particulier de Trieste, considéré comme le port naturel d'une grande Allemagne en Méditerranée⁶⁰.

Avec la montée des périls en Europe, Rossi lui-même, de sa cellule, ne peut s'empêcher de s'interroger quant à la possibilité d'une paix durable. Fort de sa connaissance des hommes, confortée par un scepticisme de bon aloi quant à la faculté de l'homme de s'amender, s'appuyant sur une conception laïque bien ancrée et sur un rationalisme nourri des enseignements de Pareto e Salvemini, il ne craint pas de répondre à la question par la négative, précisant toutefois que « ceci ne signifie pas que l'on ne puisse et que l'on ne doive pas travailler pour la paix »⁶¹. Comme de

⁵⁶ Ernesto Rossi, *Elogio della galera. Lettere 1930/1943*, Bari, Laterza, 1968, p. 446.

⁵⁷ Ibidem.

⁵⁸ Ibidem, p. 464.

⁵⁹ E. Rossi, *Nove anni sono molti*, op. cit., p. 769.

⁶⁰ E. Rossi, *Elogio della galera*, op. cit., p. 481.

⁶¹ Ibidem, p. 484.

nouveaux traitements ont été trouvés pour faire face aux maladies nouvelles, « il en va de même pour la guerre. La vie collective comme la vie individuelle est, dans tous ses aspects, une construction continue qui doit être perpétuellement défendue contre l'influence des agents de dissolution et protégée des dommages perpétués par ceux-ci »⁶². La construction de la paix :

« signifie, dans le domaine des lettres, combattre le chauvinisme, l'outrecuidance et l'exclusivisme nationaliste, propager les valeurs spirituelles de l'humanisme qui sont le fondement de notre civilisation ; dans le domaine plus spécifiquement politique, elle signifie imposer le contrôle sur les budgets militaires et sur la politique étrangère par ceux qui ont tout à perdre et rien à gagner des aventures guerrières et fédérer les Etats ainsi dirigés en Union toujours plus solide et plus large afin de détourner de tout objectif expansionniste les pays régis de manière despotique par des milieux qui, dans le cas contraire, auraient intérêt à augmenter continuellement leur force et leur prestige par des moyens belliqueux »⁶³.

La défiance que Rossi manifeste à l'égard de la classe dirigeante, anglaise en particulier, affleure, presque méprisante, dans son jugement tranchant sur le Premier Ministre Chamberlain et sur le Ministre des affaires étrangères Halifax, qualifiés de sheriffs américains de province dotés d'un bon sens pratique qui les porte à croire qu'il vaut mieux régler un différend de la manière la plus pragmatique plutôt que de la manière la plus juste. Pour appuyer ses dires, il cite Pareto qui affirmait combien il pouvait être dommageable de renoncer à l'usage de la force en vertu d'un *habitus mental* qui conduisait à *acheter la paix* suivant une tradition fondamentalement mercantile, qui transformait la paix en pure marchandise. Selon Pareto, il aurait suffi aux démocraties de faire mine de prendre les armes pour éviter un nouveau carnage et peut-être le contentieux avec la Pologne lui-même aurait-il pu être ainsi résolu de manière raisonnable. Plus loin, Rossi ajoute : « Considérant les intérêts de l'Europe de notre point de vue, je ne parviens pas à souhaiter la guerre, même s'il est prévisible qu'elle ouvrirait pour nous de nouvelles opportunités »⁶⁴. Mais quelques lignes plus loin il affirme : « je ne me fais guère d'illusions. Je ne m'en faisais pas non plus à propos de la guerre précédente, lorsque j'étais encore un jeune homme et qu'il était facile, sans l'expérience dont nous disposons aujourd'hui, d'être entraînés par l'idéal d'une guerre susceptible d'en finir avec toutes les guerres, de contraindre les peuples à désarmer, en soumettant les rapports internationaux au domaine du droit. Ce n'est pas avec les canons et les gaz asphyxiants que l'on peut jeter les fondements d'un monde nouveau plus organisé et plus juste »⁶⁵.

Rossi est partagé entre l'opportunité stratégique offerte par le conflit, à savoir celle de bâtir sur des bases nouvelles les rapports entre Etats souverains sortis exténués d'une crise politique, économique et morale sans précédent, et la conscience du vétéran marqué dans sa propre chair, qu'un nouveau conflit mondial mettrait l'Europe à genoux.

5. Par delà la paix : vers le Manifeste de Ventotene

Une fois sa peine de détention purgée en novembre 1939, Rossi est assigné à résidence à l'île de Ventotene dans l'archipel des Pontines. Il y rencontre celui qui

⁶² Ibidem, p. 485.

⁶³ Ibidem.

⁶⁴ Ibidem.

⁶⁵ Ibidem, p. 490.

élaborera avec lui les théories qui conduiront à la rédaction du Manifeste de Ventotene, Altiero Spinelli, lui-même transféré de Ponza en juillet 1939.

La première rencontre entre les deux hommes ne laisse guère présager leur collaboration et amitié futures. Spinelli observe comment Rossi était entouré d'une aura de légende au sein du milieu gielliste et comment il avait été accueilli en héros à son arrivée à Ventotene. La première impression fut plutôt de méfiance réciproque, Rossi considérant Spinelli comme un communiste en odeur d'hérésie, Spinelli voyant en Rossi un libéral, conservateur en politique et en économie, interventionniste et nationaliste⁶⁶. Rapidement pourtant, rappelle Spinelli, « quand nous nous rendîmes compte que nous avions une fausse idée l'un de l'autre, étant en réalité tous deux des non-conformistes impénitents, nous devîmes amis »⁶⁷. En réalité ce qui avait frappé Spinelli, c'était « l'esprit jacobin » de Rossi, la conviction que celui-ci avait compris que seules les minorités dotées d'un esprit critique hardi fondé sur des principes humanistes pourraient conduire la société vers un modèle plus avancé de coexistence; pour lui, seul un groupe d'« élus » qui adopterait comme base de comportement des valeurs telles que la justice, l'honnêteté, l'égalité, la solidarité, pourrait imposer, si nécessaire par la force, ses idées aux indifférents et aux réfractaires. Pour ces raisons, ce que Rossi reprochait aux bolcheviques n'était pas tant l'usage de la violence que son utilisation en vue de l'instauration d'un autre type d'oppression. Spinelli rapporte comment cette conception élitiste de la promotion de la démocratie opposait Rossi à ses propres amis politiques. Pourtant, après la crise politique consécutive à son abandon de l'idéologie communiste, Spinelli trouve dans la posture de Rossi la réponse à ses interrogations. Il s'interroge sur ce que pourrait être son rôle dans la « citadelle démocratique » et il se convainc qu'il ne pourrait être que celui de « jacobin », porteur de démocratie⁶⁸. Spinelli ne donne son adhésion de principe aux valeurs de la démocratie représentative qu'après une remise en cause des principes léninistes, contrairement à Rossi chez qui elle procède logiquement des idéaux du Risorgimento qu'il avait cultivés, suivant en cela les leçons de Salvemini, depuis son abandon du nationalisme.

Le problème qui les préoccupe l'un et l'autre est d'éviter, face à la perspective du nouveau bain de sang qui menace à l'horizon européen, le renouvellement d'événements similaires à ceux qu'ils ont vécus. Ils parviennent à se procurer un exemplaire des « *Lettres politiques* » de Junius (Luigi Einaudi)⁶⁹ dans lequel l'auteur, à la fin du Premier Conflit mondial, proposait de se référer au projet constitutionnel fédéral qui avait donné naissance aux Etats-Unis d'Amérique. Bien qu'écrites longtemps auparavant, ces pages « parvinrent presque par hasard sous les yeux des deux hommes qui vivaient séparés du monde depuis plus de dix ans et qui suivaient alors avec un intérêt mêlé d'angoisse la tragédie qui avait commencé en Europe. Et voilà, ces pages n'avaient pas été écrites en vain, puisqu'elles commençaient à fructifier dans nos têtes »⁷⁰. Plus tard, Rossi, à l'occasion de sa correspondance avec Einaudi, revient sur le sujet : par exemple, le 12 janvier 1941, il écrit : « Dans la Revue internationale de Sciences sociales je vois cité un de vos essais, publié dans la revue « *The Annals* » de juillet 1940, sous le titre « *The nature of a world peace* ». J'imagine qu'il est de la même veine que les « *Lettres politiques* » de Junius qui

⁶⁶ Ibidem, p. 491.

⁶⁷ Altiero Spinelli, *Come ho tentato di diventare saggio*, Bologne, Il Mulino, 1999, p. 301.

⁶⁸ Ibidem.

⁶⁹ Ibidem, pp. 303-304.

⁷⁰ Rossi avait déjà lu l'ouvrage d'Einaudi dans l'immédiat après-guerre et en était resté vivement impressionné.

m'ont tant plués. Comme il s'agit d'un sujet qui m'intéresse plus que tout autre en ce moment, je vous serais très reconnaissant si vous pouviez, dans l'hypothèse ou vous disposeriez d'un tiré à part, m'en expédier un exemplaire»⁷¹. Ecrivant le même jour à sa mère, il répète : « je cherche encore à m'éclaircir le plus possible les idées sur la question des Etats-Unis d'Europe, qui me semble plus importante que tous les autres problèmes économiques et sociaux »⁷². Spinelli lui-même rappelle qu'à Ventotene, Rossi était parvenu à se faire expédier par Einaudi plusieurs opuscules de fédéralistes anglais, au nombre desquels figurait « *The economic causes of War* » de Lionel Robbins⁷³. Robbins, professeur d'économie à la London School of Economics, avait établi un rapport entre l'anarchie interétatique et l'interdépendance croissante des économies nationales : plus la seconde devenait étroite, et plus la première tendait à devenir dangereuse. Il en résultait comme corollaire logique, l'établissement d'un Etat mondial sur des bases fédérales constitué à partir des aires géopolitiques les plus avancées culturellement, politiquement et socialement, au premier rang desquelles Robbins faisait figurer l'Europe⁷⁴.

En réalité comme on l'a suggéré ailleurs, les lectures de Rossi et de Spinelli à Ventotene semblent différentes de celles citées dans les mémoires du dernier cité⁷⁵. En fait, si l'on s'en tient aux titres des livres lus par Spinelli sur l'île, il n'apparaît pas qu'Einaudi, ait, sur la sollicitation de Rossi, « expédié deux ou trois fascicules de littérature fédéraliste anglaise fleurie à la fin des années trente sous l'impulsion de Lord Lothian »⁷⁶. Rossi possédait déjà deux livres importants de Robbins avant son arrivée à Ventotene : il s'agissait de *l'Essay on The Nature and Significance of Economic science* et de *l'Economic Planning and International Order*. Parmi les livres lus par Spinelli à Ventotene figurent plutôt les titres des ouvrages de Robbins qui se trouvaient en la possession de Rossi, et aucun des autres auteurs auxquels il fait référence dans ses mémoires.

Pour Rossi la connaissance des ouvrages de Robbins date donc en grande partie des années antérieures à la relégation et elle est filtrée par les indications bibliographiques d'Einaudi. Comme nous l'avons vu, *The Economic Causes of War* de Robbins ne fait pas encore partie du bagage intellectuel de Rossi au moment où il engage avec Spinelli les discussions d'où sortiront les bases du Manifeste de Ventotene. A côté de l'économiste britannique, d'autres auteurs ont eu une influence sur la pensée de Rossi, comme les constitutionnalistes classiques américains, étudiés à travers l'œuvre de James Bryce, *The American Commonwealth*, ou l'historien allemand Friedrich Meinecke, auteur en 1924 de *Die Idee der Staatsraison in der neueren Geschichte* (La notion de raison d'Etat dans l'Histoire moderne), qui voit dans cette notion une médiation entre la volonté de puissance et le rappel à la responsabilité morale. Ni Spinelli ni Rossi ne semblent toutefois avoir lu l'ouvrage. De Meinecke, Spinelli a lu, entre février et avril 1941, soit avant la rédaction du Manifeste, *Weltburgertum und Nationalstaat. Studien zur Genesis des Deutschen Nationalstaats* (Cosmopolitisme et Etat national) dont il a semble-t-il discuté avec Rossi. L'ouvrage développe l'idée que les nations « en puissance » se sont révélées au

⁷¹ Altiero Spinelli, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 307.

⁷² L. Einaudi-E. Rossi, *Carteggio (1925-1961)*, op. cit., p. 48.

⁷³ Ernesto Rossi, *Miserie e splendori del confino di polizia*, Milan, Feltrinelli, 1981, p. 95.

⁷⁴ Rossi reçut le livre le 1er décembre 1941 et le lut seulement dans les premiers mois de 1942.

⁷⁵ Pour l'importance de la réflexion de L. Robbins sur ces problématiques, D. Preda, *Idee di pace tra prima e seconda guerra mondiale*, op. cit., pp. 246-249.

⁷⁶ Par exemple, A. Spinelli, *Machiavelli nel secolo XX. Scritti del confino e della clandestinità 1941-1944*, introduction et notes par Pietro Graglia, Bologne, Il Mulino, 1993, pp. 58-59.

moment où la mission historique qui leur a été assignée s'est manifestée. Les deux compagnons corrigent cependant l'orientation conservatrice de la théorie de la Raison d'Etat en niant l'inévitabilité de la confrontation armée entre les Etats nationaux et en l'infléchissant vers une conception volontariste de l'action politique qui fait fond sur la nécessité d'utiliser, dans la révolution fédéraliste à venir, des avant-gardes qui auront pour tâche de transformer la théorie en réalité. L'anarchie internationale engendrée par la division de l'Europe en Etats nationaux est clairement identifiée par les deux hommes comme l'ennemie principale de la paix. A cette situation s'ajoute l'interdépendance croissante des économies continentales, à laquelle les Etats répondent en érigeant des barrières douanières, en instaurant des droits et des politiques protectionnistes, flanquées de politiques extérieures agressives et d'un réarmement à outrance. En ce qui concerne l'analyse du totalitarisme, Rossi et Spinelli restent tributaires de la pensée de Carlo Rosselli, lequel avait établi dès 1935 une relation inéluctable entre la volonté de faire l'Europe et la nécessité de désarmer les Etats et d'abattre les régimes dictatoriaux. Où réside dès lors l'originalité du Manifeste, et comment peut-on expliquer qu'il soit considéré, aujourd'hui encore, comme le document le plus précieux sur le fédéralisme issu de la Résistance?

La réponse tient dans le mode d'action par lequel le fédéralisme international est mis en œuvre : il se caractérise en premier lieu par le refus du fédéralisme « honteux », considéré comme subordonné aux idéologies dominantes ; en d'autres termes, il n'est plus admissible, pour qui a embrassé l'idéal fédéraliste, de maintenir le préalable socialiste, libéral ou tout autre type d'obédience politique. Le combat visant à imposer le premier doit avoir la préséance. En second lieu, par l'accent mis sur l'action « fer de lance » d'une avant-garde révolutionnaire, qui diffusera le message au sein des masses et auprès des autorités des pays qui auront vaincu le nazisme et le fascisme. Il en découle que le théâtre privilégié du combat politique ne se situe plus le plan national mais s'élargit au champ international. Dans un monde qui a perdu ses points de repère traditionnels, « la confrontation entre les forces du progrès et celles de l'ordre ne s'effectue plus sur le territoire national, entre les principes de liberté et de dictature, de socialisme ou capitalisme »⁷⁷. La ligne de démarcation entre ordre et progrès passe désormais par la volonté affichée ou non d'abolir l'Etat-Nation.

S'il est difficile de distinguer avec certitude ce qui, dans le Manifeste de Ventotene, revient à l'un ou à l'autre des auteurs, il est possible - à condition de ne pas prêter foi aux propos de Spinelli qui prétend que Rossi n'aurait pas été le co-auteur, *es qualité*, du texte, fruit des discussions qu'ils avaient eues ensemble durant l'hiver 1940 et le printemps 1941, mais qu'il aurait seulement collaboré à la rédaction de la partie relative à la réforme de la société - d'analyser les idées de Rossi sur les problématiques relatives à la crise de l'Etat-Nation et de la paix⁷⁸. En 1944, réfugié en Suisse, Rossi fait, sous le pseudonyme de «Storeno», éditer un opuscule intitulé «*Les Etats-Unis d'Europe*»⁷⁹ qui peut-être considéré comme l'aboutissement de sa réflexion. L'idée - force de la thèse avancée par Rossi tient dans la solution qu'il propose pour répondre au problème de l'anarchie qui règne dans l'ordre international

⁷⁷ Altiero Spinelli, *Come ho tentato di diventare saggio*, op. cit., p. 307.

⁷⁸ P. Graglia consacre une analyse approfondie à la divergence d'interprétation sur le fédéralisme européen chez Rossi et chez Spinelli dans l'introduction à la correspondance entre les deux hommes à paraître prochainement chez l'éditeur Il Mulino de Bologne.

⁷⁹ On peut le relire aujourd'hui dans la réimpression anastatique publiée par la Consulta regionale europea du Conseil régional du Piémont, Storeno (Ernesto Rossi), *Gli Stati Uniti d'Europa*, réimpression anastatique sous la direction de Sergio Pistone, Turin, Celid, 2004. La première édition était parue chez les Nouvelles éditions de Capolago, Lugano, en 1944.

du moment. Il observe que la guerre ne se limite plus à une confrontation entre des armées opposées, mais finit par impliquer les populations civiles à un point jamais atteint auparavant. C'est là la conséquence d'une guerre d'anéantissement qui a de graves répercussions non seulement sur le plan de la destruction des biens matériels mais aussi sur le moral des nations mobilisées, notamment à travers l'élévation de l'obéissance aveugle, de l'intolérance, de la délation, du conformisme au rang de valeurs suprêmes. Rossi cite à ce propos la formule célèbre du député travailliste anglais Arthur Ponsonby suivant laquelle «la première victime de la guerre est la vérité».

Le «*Jus publicum europeum*» qui a jusqu'alors garanti le modèle de coexistence entre Etats souverains se reconnaissant mutuellement, réglé les conflits survenant entre eux, limité aux seules forces militaires les conséquences des conflits et exclu de celles-ci les populations civiles, se trouve désormais dans un état de crise irréversible. Comme le juriste allemand Carl Schmitt l'a entrevu en 1942 dans son ouvrage *Land und Meer. Eine Weltgeschichtliche Betrachtung* (Terre et Mer), la possibilité de limiter les conflits s'est irrémédiablement perdue avec l'émergence conquérante d'idéologies universalistes qui tendent à remplacer les guerres traditionnelles entre Etats nationaux, régies par un cadre normatif clair, par des conflits engagés pour des motifs d'ordre «moral», lesquels contribuent à conférer à la guerre un caractère «absolu»⁸⁰. Rossi voit dans la mobilisation permanente de la société dans le cadre de la guerre totale la conséquence logique de la paix armée. Le maximum d'efficacité militaire qu'un Etat peut atteindre coïncide en ce cas avec le minimum d'organisation démocratique et ce, parce que les avantages de la démocratie – transparence des décisions, alternance des groupes dirigeants – constituent autant d'obstacles à la réalisation des objectifs fixés. Les conséquences économiques d'une telle organisation sociale sont le détournement, au profit de l'industrie de guerre, d'importants capitaux soustraits au bien-être de la nation et la mise en place d'une économie totalement autarcique.

Nous avons déjà évoqué la crise des valeurs provoquée, selon Rossi, par l'état de guerre permanent. Il précise à cet égard : «A travers la paix armée, la guerre façonne les esprits de manière à les adapter à ses propres besoins»⁸¹.

Quant aux causes de l'anarchie généralisée, Rossi en impute l'irruption sur la scène internationale à l'inexistence d'un ordre juridique international fondé sur des valeurs partagées et capable de sanctionner le cas échéant ceux qui chercheraient à se soustraire à son autorité. Il observe «qu'il n'y aurait besoin d'aucune forme de coercition légale si tous les hommes étaient animés dans leurs rapports réciproques de sentiments de fraternité évangélique. L'ordre juridique est une nécessité, tant dans les relations entre individus que dans les rapports entre Etats, parce que les hommes sont ce qu'ils sont»⁸². Poursuivant ses considérations, Rossi se livre ensuite à l'examen du droit international en vigueur en dévoilant son inconsistance de fond, affirmant «le soi-disant droit international n'est pas véritablement un droit, parce qu'il édicte seulement des règlements que les parties ne respectent que dans la mesure où ceux-ci leur conviennent»⁸³ et il conteste les méthodes des conférences diplomatiques sur l'arbitrage et le désarmement. Pour lui, la question ne peut être résolue qu'en ayant

⁸⁰ Cette théorie sera développée par Schmitt dans l'ouvrage «*Der Nomos der Erde im Völkerrecht des Jus Publicum Europaeum*» publiée en 1950, trad. ital. *Il Nomos della terra nel diritto internazionale dello Jus Publicum Europaeum*, Milan, Adelphi, 1991.

⁸¹ Storeno (Ernesto Rossi), *Gli Stati Uniti d'Europa*, op. cit., p. 9.

⁸² Ibidem, pp. 10-11.

⁸³ Ibidem, p. 11

recours à une loi supérieure qui s'imposerait à la volonté des différents Etats, ce qui implique nécessairement un transfert de souveraineté de la part de ces derniers à une nouvelle instance constituée sur une base fédérale et dont les compétences seraient exercées par un gouvernement, responsable de la Politique extérieure, d'une Armée et d'une Cour chargée de veiller sur l'application et l'interprétation du Pacte fédéral. Rossi voit dans l'Europe le principal foyer de conflits, au point qu'il en arrive à affirmer « Et s'il n'y pas la paix en Europe, il ne peut y en avoir dans le Monde »⁸⁴. Après avoir examiné dans le détail la question allemande, il en vient à énumérer les avantages de l'union fédérale du continent européen : amélioration des voies de communications et possibilités de croissance du commerce extérieur. Il conclut par un avertissement « Comme Clemenceau déclarait que la guerre est une affaire trop sérieuse pour être laissée aux militaires, nous pouvons affirmer que la paix est chose trop sérieuse pour être confiée aux seuls diplomates »⁸⁵.

Des Etats-Unis où il est exilé, son maître Salvemini le rappelle cependant pour occuper une place dans l'Italie à reconstruire, lui rappelant « que la seule manière efficace de préparer la Fédération européenne [consiste] à faire en sorte que parviennent au pouvoir dans son propre pays des personnalités qui croient en cette fédération et ne s'emploient pas à la rendre impossible »⁸⁶. Dans la même lettre Salvemini morigène affectueusement son élève par ces mots : « Comment peux-tu rester en Suisse dans ces conditions, travaillant pour une Fédération européenne qui n'a aucune possibilité de réalisation dans l'immédiat ? Ta place se trouve là où la Fédération européenne se construit à la base, et pas où elle se construit en l'air »⁸⁷. En février 1945, Rossi reprend la discussion avec Salvemini en affirmant la nécessité de créer dans les pays européens détruits par la guerre des courants populaires favorables à l'unité européenne, unique antidote contre le retour du climat qui a déjà provoqué deux guerres mondiales ; dans le cas contraire, « nous reprendrons la course aux armements, renouerons avec les tranchées autarciques, les régimes totalitaires, pour déboucher sur une nouvelle guerre totale, qui mettra en pièces ce qui reste de notre civilisation »⁸⁸.

Un mois plus tard, il présente à nouveau ses idées au maître : s'opposant à la construction d'une fédération européenne « par la base » invoquée par Salvemini, qui serait le résultat d'un travail pédagogique sur les peuples en vue de créer une conscience unitaire, Rossi part à nouveau des positions du fédéraliste jacobin de Ventotene. Pour lui, « l'union fédérale peut créer la conscience européenne comme l'union italienne a créé la conscience italienne ». celle-ci représente un *prius* par rapport au sentiment de communauté dans le processus d'intégration. Il insiste en déclarant :

« il suffit que les élites progressistes des principaux pays aient maintenant une idée claire de l'objectif qu'il faut se fixer pour surmonter l'anarchie internationale qui règne sur le continent. Ces élites doivent, dans la courte période qui séparera l'armistice du traité de paix, tendre leurs forces pour créer les circonstances favorables à l'aboutissement d'un tel objectif, »⁸⁹.

⁸⁴ Ibidem, p. 22.

⁸⁵ Ibidem, p. 40.

⁸⁶ Ernesto Rossi-Gaetano Salvemini, *Dall'esilio alla Repubblica. Lettere 1944-1957*, Turin, Bollati Boringhieri, 2004, p. 37.

⁸⁷ E. Rossi-G. Salvemini, *Dall'esilio alla Repubblica*, op. cit., p. 37.

⁸⁸ Ibidem, p. 58.

⁸⁹ Ibidem, p. 74.

6. La recherche de la paix dans le climat de Guerre froide.

Dans sa correspondance avec Salvemini, Rossi revient plusieurs fois sur le caractère inéluctable des Etats-Unis d'Europe comme préalable de la coexistence pacifique. Il se demande en novembre 1945 : « Quand bien même nous réussirions à la mettre sur pieds, quelle serait la valeur d'une saine administration de notre baraque nationale si nous avions, d'ici cinq ou dix ans, une nouvelle guerre mondiale ou la bombe atomique? »⁹⁰.

En introduisant l'ouvrage qui rapporte les interventions de Parri, Salvemini, Calamandrei Einaudi et Silone durant la manifestation en faveur de l'unité européenne tenue au théâtre Eliseo de Rome en octobre 1947, Rossi défend une fois encore les idées de ceux qui subordonnent les problèmes de politique intérieure à la solution pacifique des différends internationaux : de fait, écrit-il, on n'enregistrerait aucun progrès dans l'élaboration des réformes en Italie si cet effort devait être rendu vain par un nouveau conflit qui éteindrait toute lueur de civilisation. Il doit être clair « *que le problème de l'organisation internationale de la paix est aujourd'hui le problème central, le problème dont la solution conditionne le règlement de tous les autres, y compris les problèmes de politique intérieure* »⁹¹. Ecrivant à Salvemini le 16 mars 1949, quelques jours avant la signature du Traité de l'Atlantique nord, Rossi exprime sa déception :

« notre objectif ne doit pas être la neutralité, mais l'indépendance de notre politique extérieure, c'est-à-dire la possibilité de nous déclarer neutres en cas de conflit comme de choisir d'intervenir si nous le retenons nécessaire. Et nous ne parviendrons à l'indépendance qu'avec l'unification fédérale de l'Europe »⁹².

Entre enthousiasme et désillusions, Rossi n'abandonnera jamais totalement cette position de principe jusqu'aux dernières années de sa vie.

Comme on le sait, il prendra progressivement ses distances avec l'engagement en faveur du processus d'intégration européenne avant de l'abandonner définitivement suite au rejet du projet de Communauté européenne de Défense par l'Assemblée française. Pour expliquer cette attitude, on a parfois prétendu que son européisme n'aurait été qu'instrumental, correspondant à une vision du monde radicale et jacobine qui ne lui aurait pas permis d'appréhender les mutations rapides du monde d'après-guerre et qui, en réduisant l'instauration du fédéralisme à une alternative à la guerre aurait, après la mort de Staline, perdu à ses yeux sa principale raison d'être.

En réalité, même l'abandon de l'idéal fédéraliste par Rossi ne modifie en rien son attitude vis-à-vis de la guerre. L'occasion de l'exprimer se présente dans la recension qu'il fait du livre de Lord Edward Russell « *Le fouet de la svastika* » dans le journal « Il Mondo » du 15 novembre 1955. Il s'agit là d'une documentation réunie et commentée par un consultant des Forces armées britanniques sur les crimes de guerre nazis jugés par les tribunaux militaires anglais, véritable pamphlet contre la guerre. Dans cette recension, Rossi revit ses propres expériences de combattant : il entend débarrasser la guerre de l'aura de noblesse qui l'entoure en rappelant que le héros en uniforme, loin d'être un cavalier sans peur et sans reproche, n'est pas loin de ressembler à Amerigo Dumini, l'assassin de Matteotti, qui revint décoré de la Première Guerre mondiale. Il observe à ce propos que les archives restent

⁹⁰ Ibidem, p. 111.

⁹¹ AA.VV., *Europa federata*, avec introduction de E. Rossi, Milan, Editions de Comunità, 1947, pag.

⁹² E. Rossi-G. Salvemini, *Dall'esilio alla Repubblica*, op. cit., p. 440.

singulièrement muettes sur les atrocités perpétrées à l'encontre des militaires (décimations, fusillés pour l'exemple) ou des populations civiles (viols, dévastations et mises à sac, massacres de prisonniers). L'hypocrisie des relations entre ex-ennemis fait aussi l'objet des critiques acerbes de Rossi, tout comme la rhétorique creuse mais insidieuse qui suggestionne les jeunes générations, la vanité des déclarations de principes contenues dans les traités ou dans le droit international. Rossi se demande enfin ce qui se serait passé si les choses avaient été inversées, si l'Allemagne avait pu monter un procès contre les vaincus, si les Russes n'avaient pas commis plus de crimes que les nazis. Au fond, conclut-il, qui peut se permettre de porter un jugement? Qu'a fait autrefois l'Italie en Libye ou en Yougoslavie? Que fait maintenant la France en Algérie? Peut-on croire en la sincérité de l'indignation des Britanniques à l'égard de criminels de guerre qu'ils ont parfois eux-mêmes replacés à des postes de commande⁹³?

Son nouvel engagement en faveur de la paix trouve à s'employer dans l'essai d'opposer au mouvement des Partisans de la Paix inspiré par le PCI un pacifisme de caractère « occidental »⁹⁴. Rossi prend cependant, ici aussi, rapidement ses distances avec certaines organisations comme l'Association italienne pour la culture financée par l'administration américaine - par CIA interposée - qui opère en Italie sous la direction de Nicola Chiaromonte et Ignazio Silone, de laquelle il s'est rapproché en un premier mouvement sur les instances de ce dernier⁹⁵.

De fait, le 5 juillet 1961 il communique à Silone sa décision de démissionner en raison du malaise croissant qu'il ressent parce qu'il lui semble que « l'association inter[vient] dans tous les cas à sens unique en faveur de la liberté, c'est-à-dire en prenant position contre la politique dirigiste du gouvernement soviétique mais jamais contre la politique a-libérale du gouvernement américain »⁹⁶. Rossi, indifférent au conditionnement qu'impose aux individus la politique des Blocs est parmi les premiers à percevoir la dérive « impérialiste » suivie par la politique extérieure américaine, qu'il pressent être une nouvelle menace contre la paix.

Rossi reste fidèle à cette prise de position au sein du parti radical. Dans son intervention devant le second congrès du parti en mai 1961, il rappelle le lien étroit qui existe selon lui entre politique extérieure et politique intérieure et insiste sur les lourds conditionnements dérivant des alliances internationales. Il n'est plus possible

⁹³ Ernesto Rossi, *La bella guerra*, nel «Mondo», 15 novembre 1955.

⁹⁴ Sur l'attitude des diverses forces politiques face au problème de la paix dans le second après-guerre, *La cultura della pace dalla Resistenza al Patto Atlantico*, Ancona, Il Lavoro editoriale, 1988 ainsi que Giorgio Vecchio, *Pacifisti e obiettori nell'Italia di De Gasperi (1948-1953)*, Rome, Studium, 1993. Sur le mouvement des «Partisans de la paix», on peut voir Ruggero Giacomini, *I partigiani della pace*, Milano, Vangelista, 1984 et Giulio Petrangeli, *I partigiani della pace in Italia, 1948-1953*, dans *Italia contemporanea*, n. 217, décembre 1999.

⁹⁵ Sur ce sujet, on peut voir Mimmo Franzinelli, *L'antifascismo anticomunista negli anni della ricostruzione: Gaetano Salvemini ed Ernesto Rossi*, dans *Antifascismo e identità europea*, sous la direction de Alberto De Bernardi et Paolo Ferrari, Rome, Carocci, 2004, pp. 341-355, Roberto Pertici, *Il vario anticomunismo italiano*, dans *Due nazioni. Legittimazione e delegittimazione nell'Italia contemporanea*, sous la direction de Ernesto Galli della Loggia et Loreto Di Nucci, Bologne, Il Mulino, 2003, pp. 319-324, Eugenio Capozzi, *L'opposizione all'antiamericanismo: il Congress for Cultural Freedom e l'Associazione italiana per la libertà della cultura*, dans *L'antiamericanismo in Italia e in Europa nel secondo dopoguerra*, sous la direction de Piero Craveri et Gaetano Quagliariello, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2004, pp. 325-351, *L'anticomunismo democratico in Italia*, sous la direction de Massimo Teodori, Florence, Liberallibri, 1998. En général, Frances Stonor Saunders, *La guerra fredda culturale: la CIA e il mondo delle lettere e delle arti*, Rome, Fazi, 2004.

⁹⁶ Archives historiques de l'Union européenne, dorénavant AHUE, Florence, *fonds Ernesto Rossi, dossier 59, correspondance alphabétique (Sert-Ske), correspondance échangée avec Ignazio Silone, lettre de Rossi à Silone du 5 juillet 1961*.

d'isoler la position internationale de l'Italie de l'ensemble des questions que le parti doit affronter et ce parce qu'il « suffit de songer que toute notre politique militaire (les centaines de milliards dépensés pour la Défense, le milliers de généraux maintenus en service, le service militaire obligatoire etc...) est déterminée par notre participation à l'Alliance atlantique », et Rossi ajoute de manière provocatrice que « ce qui est fait actuellement pour le Marché Commun l'est pour leurrer les gens et pour donner aux cartels internationaux une possibilité majeure d'intervention sur l'économie des différents pays, par la reconnaissance juridique des « bonnes » ententes monopolistiques, c'est-à-dire en mettant au service des cartels les contrôleurs, les magistrats et les matons des divers Etats»⁹⁷.

Dans le jugement sans concession que Rossi porte sur le Marché commun transparait ainsi son aversion pour le lien indissoluble existant entre désordre politique international et politiques économiques visant à favoriser les grandes concentrations industrielles, cette fois non plus au niveau national, mais au niveau international. Rossi partage sur ce point l'idée de Spinelli, qui voit dans le Marché commun une « tromperie » dénuée de la moindre possibilité d'influer sur le processus d'unité européenne tant il est clair que les Etats signataires n'ont aucune intention de céder une part de leur souveraineté. La position prise par Rossi est également hétérodoxe par rapport à la ligne de Il Mondo où Garosci soutient le Marché commun en tant qu'élément favorisant l'ouverture à la concurrence là où le parti communiste dénonce le « paradis des monopoles »⁹⁸. Ce n'est donc pas un hasard si aucun article de Rossi faisant allusion à la signature des Traités instituant le Marché commun n'apparaît dans les colonnes de Il Mondo.

En février 1962, au cours du Conseil national du parti radical, un document est approuvé qui contient un paragraphe rédigé par Rossi. Il souhaite attirer l'attention sur le risque de voir l'Italie assujettie à une politique dictée de l'extérieur, en particulier celui de se voir entraînée dans un conflit sans que le gouvernement ou l'assemblée nationale aient pu en délibérer préalablement ou celui d'assumer des dépenses militaires de plus en plus lourdes dans le cadre du traité de l'OTAN⁹⁹. Ces inquiétudes trouvent un certain écho auprès de l'aile gauche du parti regroupée derrière Marco Pannella, laquelle s'est organisée et dispose de son propre bulletin, « Gauche radicale » qui multiplie les articles sur le désarmement et le pacifisme organisés. De nombreuses manifestations appuient ces prises de position, telle la première marche de la paix organisée en Italie (Pérouse- Assise septembre 1961) durant laquelle Rossi, reprend à son compte, pour la première fois à l'extérieur de la mouvance communiste¹⁰⁰, les arguments de ceux qui remettent en cause la présence des bases américaines en Italie, tel le Conseil italien pour la paix où convergent le Mouvement pour la paix d'inspiration communiste, le groupe des pacifistes non

⁹⁷ AHUE, *fonds Ernesto Rossi, dossier 35, Correspondance avec le Parti radical, Ernesto Rossi, Il costo di un compromesso: il centro sinistra*, dans *Sinistra Radicale*, n. 3-4, a. II, janvier 1962.

⁹⁸ Antonio Cardini, *Tempi di ferro, «Il Mondo» e l'Italia del dopoguerra*, Bologne, Il Mulino, pp. 355-356. En réalité, il y eut, même au sein du PCI un courant non hostile a priori au Marché commun. Il était mené par Velio Spano, cf. Mauro Maggiorani, *Tra internazionalismo marxista e federalismo: il PCI nell'Italia repubblicana*, dans *Storia e percorsi del federalismo. L'eredità di Carlo Cattaneo*, sous la direction de Daniela Preda et Cinzia Rognoni Vercelli, t. II, Bologne, Il Mulino, 2005, p. 730.

⁹⁹ AHUE, *fonds Ernesto Rossi, dossier 35, Correspondance*, cit., résolution du Conseil national du Parti radical, janvier 1962.

¹⁰⁰ Sur ce point, cfr. *In cammino per la pace: documenti e testimonianze sulla marcia Perugia-Assisi*, sous la direction de Aldo Capitini, Turin, Einaudi, 1962.

violents guidés par Aldo Capitini et le Comité pour le désarmement atomique et conventionnel de l'ère européenne¹⁰¹.

7. Conclusions

Il est donc licite de considérer Rossi comme une des personnalités qui ont contribué à donner un nouveau lustre à l'antimilitarisme et au mouvement pacifiste issus des années Vingt et Trente en Italie, en transformant ces courants d'idées, développés initialement sur la matrice de l'anticapitalisme, en instrument efficace de combat politique au service de la construction d'une Europe fédérée.

La paix devient ainsi, dans l'esprit de Rossi, la *condition sine qua non* pour un développement ordonné de la société, qui accompagne la modernisation du pays et permet l'avènement de la Démocratie, en assurant la libre expression des opinions, la transparence de l'action gouvernementale et la décentralisation administrative. Rossi a en outre le mérite indiscutable d'avoir représenté la transition entre la génération qui a vécu personnellement l'expérience des deux guerres mondiales et la seconde générations des dirigeants du parti radical - Pannella, Spadaccia, Rendi, Bandinelli – laissant un héritage que le nouveau parti radical saura recueillir et faire fructifier.

¹⁰¹ Massimo Teodori, Piero Ignazi, Angelo Panebianco, *I nuovi radicali: storia e sociologia di un movimento politico*, Milan, Mondadori, 1977.